

ne sait plus danser que de vagues danses étrangères que la bourgeoisie lui refilé quand elles sont démodées.

Bref, tout ce qu'il reste sur ces planches comme danse de tradition française, c'est le ballet de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, en plus flasque, en plus ridicule encore.

Parfois cependant, ce néant fait trêve. Une danseuse espagnole, splendidement vêtue, joue des castagnettes et danse sous les projecteurs qui allument ses yeux et ses dents. Elle s'efforce de danser comme dansa durant des siècles le peuple de son pays. Mais elle mollit déjà, « attraction » transplantée et exhibée devant cette assemblée de civilisés curieux, elle a perdu sa ferveur sauvage et langoureuse. Le soleil lui manque, ou la nuit lourde, et les haleines proches, et les cris, et le rythme battu en chœur par une assemblée consanguine.

N'importe, l'effet qu'elle produit est si fort parmi ces pauvres illusions, que la salle croule en applaudissements, la rappelle, la redemande sans se lasser.

Mais ce n'est qu'un éclair, un rappel fugitif de santé. On retombe vite à ces exhibitions où les teintes vives des décors et des costumes, le semblant de richesse, font avaler sans douleur les niaiseries débitées ou chantées par les ratés du théâtre lyrique. Les girls piaffent interminablement, professionnelles désabusées, esclaves à la

meule ; l'électricité fait fureur à travers des verres de couleur. Une richesse de pacotille est montrée, secouée, exaltée. Gens riches des loges à 200 balles ! caressez-vous au sentiment de votre luxe. Gens moyens, petites gens, faites fortune. Voici le signe, et le prix de la puissance. Voici le but mirifique de la course à l'argent.

Les couleurs, les fards et les lumières grouillent en un chaos clinquant où des artistes enragés de n'avoir plus rien à se mettre sous la dent, s'efforcent avec un entêtement touchant ou une mauvaise foi évidente, de « racrocher » de la beauté.

Seules dans ces décors où le peinturlurage et les coups de projecteurs tentent de masquer le vide de la conception et de l'exécution, les étoffes et les mille accessoires de la toilette séduisent parfois. Une somptuosité réelle s'y décèle, la fantaisie fuse dans les plumes, les voiles, les coiffures, les éventails, les coussins, etc.

Luxe éternel des négociants ! Délices des courtisanes et de leurs riches clients, depuis la pourpre phénicienne et le velours de Venise jusqu'aux étoffes de la rue de la Paix ! L'art extérieur, stérile de la parure, tel est en effet tout ce que la « civilisation » capitaliste apporte au music-hall, son spectacle préféré.

JEAN BERNIER.

---

---

## -:- CARNAVAL -:-

---

---

*(Dans le nouveau livre de Waldo Frank, cette marche des Blancs prélude à un lynchage. Nous sommes aux Etats-Unis, dans une ville du Midi).*

Vers le Village nègre.

La terre roule à rebours sous leurs pieds ; le Village nègre approche. La route est une déchirure de la terre ; les talus rouges, frangés d'herbe, se déroulent derrière eux. Les arbres se cambrent et passent ; les maisons de bois, accroupies, s'éclairent un moment, palpitent et passent, enveloppées par le réseau des arbres qui défilent. Le Village nègre... marche de la terre à rebours et lent cortège d'arbres au-dessus de leur tête... le Village nègre approche.

La route se fait plus étroite. Les maisons, surgies de la brume prochaine, éclair vite perdu dans la brume à peine dépassée, sont plus humbles et comme douteuses. C'est l'Hinterland, région des limbes entre le pays blanc et le pays noir... ce qui vit en ce gris est gris, douteux. La terre tourne ; la bordure d'arbres se resserre ; tonnerre, par ce crépuscule naissant, verger, frondaison de maïs et de canne, comme des triangles rigides, tournent dans un plan et s'échappent derrière le lent et rêche cordage d'hommes... Bob Hade en tête... serpent qui s'insinue dans le Village noir.

Les cyprès jaillissent, mains jointes sous le ciel, se jettent en arrière. C'est le palus. C'est le palus du nègre. Le serpent-homme se glisse.

Gamins adolescents hommes... anneaux d'une corde livide. Les pieds vont à la débandade, pieds multiples de gamins, d'adolescents, d'hommes. Les pieds frappent l'argile, mal accordés. Les pieds clapotent dans l'émiettement de la mesure. Les pieds tapent net, un instant rassemblés... pour s'éparpiller à nouveau. Mais, plus profonde que toute dissonance sur le sol qui s'enchevêtre, est l'unité du pas. Il est un, ce pas volontaire, né plus haut que l'apathie des pieds gourds... né des épaules impatientes, des yeux fixés par delà l'horizon. Toute la machine est une. Cette marche en saccade est un feston de teintes bariolées et criardes sous l'Uniformité, sous le

cordage humain qui serpente vers le Village noir.

Curieux, un visage de négroïde paraît... il arde dans l'ombre un instant ... il s'est évanoui. Des fenêtres des cases, à travers la vitre chatoyante, des visages embrasés regardent, de sombres visages figés par la peur. Un cri s'élève ; un cœur de femme a eu la vision de la vie, de la Bête haineuse, implacable. Le spectacle charge d'un poids tous les visages. Les yeux tressautent, les lèvres balbutient. Le cordage humain serpente toujours.

Un serpent blanc se déroule : noir sillage de membres roidis, de bras levés... « Seigneur ! »... de paumes éployées sous le ciel indifférent. Un blanc serpent se déroule.

Il est formé d'intelligences. Jeunes hommes, vieillards ; hommes tendres ; hommes de fer ; hommes dont le cerveau est comme de la paille ; hommes à peau tannée ; hommes à palais rêche ; hommes subtils aussi, aux yeux de qui ce pays des cyprès devient la danse de damnés, les arbres tordus par l'angoisse sous le ciel rouge braise.

La corde se déroule, la corde se fraie un chemin. Devant la sécheresse blanche, le monde nègre est balayé. Les esprits qui forment la marche écartent un monde dont les parcelles d'adhérence hurlent à leur obtuse perception. Bouche, yeux, paumes ouvertes, sculptures taillées dans l'horreur, sont des éclats qui tombent. Nulle réalité, sauf celle du cordage humain qui se déroule. L'effroi nègre... fantôme. La prière nègre étouffée dans l'air secret de la case... fumée. Virginie est un mot que l'on a prononcé... qui n'est plus. Jean Cloud est un nom qui va naître à son heure. Tout s'érige, embrouillé... tout est franchi, laissé derrière. La corde blanche se déroule éternelle, immobile sous le ciel toujours mouvant. Et les branches des cyprès passent ; et, comme un écho, les cris du Village éveillé crient au loin ; et la terre rouge se ferme.

Blanche corde humaine : corde d'intelligences blanches, pures de toute pensée... pures de toute charité, Une dans sa volonté de marche, noire, immobile.

WALDO FRANK.

(Traduit de l'anglais par H. BOUSSINESQ).